

Alter ego

Ioana Georgescu

Volume 46, numéro 188, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Georgescu, I. (2002). Alter ego. *Vie des Arts*, 46(188), 32–33.

Alter ego

Ioana Georgescu

UN BLOC DE GRANIT GRIS AU NUMÉRO 55, DANS UNE CAPITALE SANS NOM, PERDUE À L'EST. UN JOUR, BEAUCOUP PLUS TARD, L'ÉDIFICE EST DANS UN ÉTAT DÉPLORABLE, SELON LES DIRES DE D. JE LE CROIS, CAR D. EST UN JOURNALISTE AYANT UN GRAND SENS DE L'OBSERVATION. D. DÉCIDE DE PASSER PAR LÀ LORS D'UNE MYSTÉRIEUSE TOURNÉE. IL PHOTOGRAPHE POUR MOI CET ÉDIFICE, AVEC, DEVANT, UN CARRÉ DE PIGEONS, EUX AUSSI GRIS. CETTE PHOTO DE D., JE NE LA VERRAI JAMAIS JE CROIS, COMME D. D'AILLEURS.

La fille est seule sur le balcon du sixième étage de cet édifice gris. Un jour, ce bloc sera déclaré délabré par un homme qu'elle rencontrera beaucoup plus tard, un homme qui s'appellera D. Ce jour n'est pas encore arrivé, ce jour où D. irait photographier cette maison où elle est née. Pour l'instant, elle est là, sur la pointe des pieds, pour pouvoir regarder en bas les pigeons gris et les passants. Elle crie un nom. En appelant cette amie imaginaire, elle ignore qu'elle vient de mettre au monde son double. En quittant à jamais cet édifice, ce quartier, ce pays, la fille, devenue presque une jeune femme, oublie ce nom.

De l'autre côté du monde (elle est maintenant femme), elle écoute un disque de Nina Hagen. Elle entend un nom. Probablement épelée différemment par Nina. Elle se souvient de celle qu'elle a abandonnée dans l'ombre d'un passé qu'elle essaye à ce moment d'oublier. Elle part à la recherche de son amie invisible et la retrouve. Voici l'histoire que cette amie lui raconte: Le nom que tu m'as donné sur ce balcon du sixième étage sonne comme la guerre. Comme toi, je suis née sous une étoile chanceuse. Comme toi, j'ai

vécu dans l'Asile de fous. Comme toi, je porte dans mes bagages des monstres et des fantômes rouges, car on vient d'un pays dit « monstrueux ». Même D. avait dit ça, et il faut le croire, car il connaît bien la politique internationale. Comme toi, je porte dans la boîte de Pandore des portraits de dictateurs, des manuels d'histoire avec des mauvaises reproductions, des slogans écrits en lettres blanches sur fond rouge, des statues de Lénine (mais attention, on les aura ces statues, un jour on les démolira à coup de marteaux lors d'une drôle de révolution).

Depuis que tu es partie, j'ai fait la guerre à tout ce que, toi aussi, tu détestes le plus au monde: le compromis, le conformisme, l'agonie de la routine, la violence sourde du quotidien. À bas les *chiftele*, ce symbole ultime de l'aliénation domestique dans les boulettes de viande hachée. Je porte un uniforme militaire que j'ai hérité d'un homme que tu as aimé, mais qui n'a pas su être un soldat. Mon arme est prête: un pistolet en plastique, de la peinture rouge et des bandages, en cas de gros accidents. Sous mon manteau vert, je cache

le fantôme rouge qui porte ta cravate de pionnier. Il y a aussi d'autres objets mystérieux, trop flous pour être vus, mais tous rouges. Je sais que tout ça est en train de se désintégrer, peu à peu, tu verras. Je me débarrasserai de toutes ces couches et de ces fragments de mémoire. Je mettrai le feu à tout ce qui restera d'objets rouges, des armes, à la boîte de premiers soins, à tout, y compris au voile rouge du fantôme qui sera brûlé lors d'un rituel, comme sacrifice final.

Tout a commencé bien avant tout ça avec une étrange expérience. Tu as sûrement entendu parler de cette révolution télévisée. Et de R., ce témoin invisible de la pièce dévastée du Musée du Palais. C'est R. qui a découvert des peintures criblées par les balles des terroristes. C'est R. qui a vu les tableaux couverts de bandages par des restaurateurs: ces corps de femmes tirés et réparés à des endroits spécifiques, aux yeux et aux seins. Voilà ce que R. m'avait raconté. Elle me l'a dit dans ces mots:

Ceci est une Histoire non écrite et non télévisée. Ceci est une histoire vraie. Ceci est l'histoire qui continue. Dehors, on tire sur de vrais corps, sur



video and still images IOANA GEORGESCU

de vraies façades aux rythmes des bulletins d'information. Dedans, des tueurs cachés dans le Musée du Palais tirent aussi. Ils percent de balles uniquement les seins et les yeux des femmes dans les tableaux. Est-ce pour tuer l'ennui, pour apprivoiser la peur, pour participer au massacre de dehors, à leur façon, ou est-ce par un mépris caché? Plus tard, on soignera ces « blessures » comme des vraies. Avec des bandages. Criminels et restaurateurs se retrouveront dans une même confusion entre la réalité et la fiction du geste et du corps. Un jour, c'est elle qui me

raconte cette chambre dévastée. Elle entre et voit.

Depuis ce jour-là, moi je tire des balles de peinture rouge sur des images de femmes. Aux mêmes endroits. Sur les seins et sur les yeux, comme une prière. Ensuite, je soigne les blessures. Jusqu'à l'épuisement. Je suis tout à la fois: le soldat, le terroriste, la victime, la croix rouge, le restaurateur, le fantôme rouge. Je me suis dit: un jour, je vais brûler le fantôme rouge. Il ne reste plus aucune image intacte de femmes. Elles ont, sans exception, les seins et les yeux troués.

Elles sont ainsi entrées dans cette nouvelle histoire de l'art, dans ces nouveaux musées et dans ces galeries-tirs. Les autres femmes refusent d'être des cibles derrière les plaques de plexiglas. Elles ne veulent plus que je tire sur elles, ni sur leurs sœurs dans les tableaux. À New York, j'ai posé avec mon pistolet sous un poster *Guns for Art*. Des Noirs me criaient que j'étais folle de me promener avec mon faux pistolet comme ça, d'autres riaient: *C'mon man*. Devant les yeux indifférents des passants, c'est alors que quelqu'un avait tiré sur moi. Je gisais dans un lac de peinture rouge, mon manteau vert était taché de faux sang. Quelqu'un a marché sur mon pistolet de plastique. L'ambulance est arrivée, les brigades de premiers soins ont enveloppé mon corps dans une couverture rouge. Dernier hommage au fantôme rouge, au soldat, au restaurateur, à la victime, à Elle.

« Tout ça me paraît extraordinaire », dit la femme à son interlocutrice. Et après, que s'est-il passé? Qu'es-tu devenue? Mais celle-ci avait disparu devant ses yeux

émervillés, avant même de répondre. Elle la soupçonne d'être probablement retournée au sixième étage de cet édifice de granit au numéro 55. Elle serait allée là, en espérant retrouver la petite fille qui l'appelait du balcon. C'est à ce moment que D. est passé devant et a photographié l'édifice. Elle est là, prise dans la photo de D., cette photo d'un homme que je ne verrai plus jamais. Moi, c'est la petite fille sur le balcon, je suis aussi elle, mon alter ego, l'amie invisible que j'appelais du balcon, mon double. □